

ÉRIC FOTTORINO

**MON TOUR
DU « MONDE »**

récit

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

CARESSE DE ROUGE, 2004, prix François-Mauriac 2004 (Folio n° 4249)
KORSAKOV, 2004, prix Roman France-Télévisions 2004, prix des Libraires 2005
(Folio n° 4333)
PETIT ÉLOGE DE LA BICYCLETTE, 2007 (Folio 2 € n° 4619)
BAISERS DE CINÉMA, 2007, prix Femina 2007 (Folio n° 4796)
L'HOMME QUI M'AIMAIT TOUT BAS, 2009 (Folio n° 5133), Grand Prix des Lectrices
de *Elle* 2010
QUESTIONS À MON PÈRE, 2010 (Folio n° 5318)
LE DOS CRAWLÉ, 2011

Aux Éditions Stock

LES ÉPHÉMÈRES, 1994
AVENTURES INDUSTRIELLES, 1996
CŒUR D'AFRIQUE, 1997 (Folio n° 5365)
VOYAGE AU CENTRE DU CERVEAU, 1998
NORDESTE, 1999 (Folio n° 4717)
UN TERRITOIRE FRAGILE, 2000 (Folio n° 4856)
JE PARS DEMAIN, 2001 (Folio n° 5258)

Chez d'autres éditeurs

LE FESTIN DE LA TERRE, *Lieu Commun*, 1988
LES ANNÉES FOLLES DES MATIÈRES PREMIÈRES, *Hatier*, 1988
LA FRANCE EN FRICHES, *Lieu Commun*, 1989
LA PISTE BLANCHE, *Balland*, 1991
ROCHELLE, *Fayard*, 1991 (Folio n° 4179)
MOI AUSSI JE ME SOUVIENS, *Balland*, 1992
BESOIN D'AFRIQUE, avec Christophe Guillemin et Erik Orsenna, *Fayard*, 1992
L'HOMME DE TERRE, *Fayard*, 1993
C'ÉTAIT AILLEURS, avec Hans Silvester, *La Martinière*, 2006
LA FRANCE VUE DU TOUR, avec Jacques Augendre, *Solar*, 2007
FEMMES ÉTERNELLES, avec les photographies d'Olivier Martel, *Philippe Rey*, 2011

MON TOUR DU « MONDE »

ÉRIC FOTTORINO

MON TOUR
DU « MONDE »

récit

nrf

GALLIMARD

Pour Natalie

Nous traversons le présent les yeux bandés.

Milan KUNDERA, *Risibles amours*

Prologue

RÉVOCATION

Dans quelques minutes, je ne serais plus le directeur du journal où je venais de passer vingt-cinq ans de ma vie. À quoi pensais-je, ce 15 décembre 2010, attendant le dixième point inscrit *in extremis* à l'ordre du jour du conseil de surveillance ? Pierre Bergé, à peine élu président, allait me révoquer. On me demanderait tout de même de rester quelques semaines, le temps de me trouver un successeur. Puis ce serait fini.

Ce matin-là, je ne sentais pas cette barre dans la région du cœur qui ne me lâchait plus depuis que j'avais pris les commandes du navire, à l'été 2007, et qui se manifestait sourdement de plan social en plan de cession, de recul des diffusions en crise publicitaire, de grève à l'imprimerie en défection de partenaires industriels. Sans parler des pressions de toutes sortes, politiques, financières ou judiciaires, que le chef de l'État et ses amis exerçaient sans répit.

Ce matin-là je faisais face. Je dévisageais chaque participant à ce conseil renouvelé. Six semaines plus tôt, le trio composé de Pierre Bergé, Xavier Niel et Matthieu Pigasse avait officiellement pris le contrôle du *Monde*. La presse avait parlé du « trio BNP », et ce sigle accentuait encore l'impression de richesse associée à leur victoire. Puisque longtemps la BNP, devenue BNP Paribas, avait été la banque historique du *Monde*, il s'installait à travers le B de Bergé, le N de Niel et le P de Pigasse une confusion du hasard, la sensation que notre journal et notre groupe seraient désormais à l'abri du besoin, sinon du danger.

En bonne logique, les nouveaux propriétaires avaient désigné des administrateurs à leur main : les écrivains Laure Adler et Bernard Henri-Lévy, l'ancienne secrétaire générale de la CFDT Nicole Notat, l'économiste Daniel Cohen, le banquier Antoine Bernheim, doyen de l'assemblée, et enfin Louis Gautier, l'ancien conseiller à la Défense de Lionel Jospin. C'était une curiosité amère d'assister à ce changement, dans une salle du conseil restée inchangée, au huitième étage du siège du *Monde*, boulevard Auguste-Blanqui. Les décorations murales, composées de couvertures agrandies des magazines du groupe, *Télérama*, *Courrier international*, *La Vie*, *Ulysse*, étaient bien à leur place. Tout était pareil. Le soleil éclatant qui éblouissait les participants installés face aux larges fenêtres. La composition des actionnaires internes : le représentant de la Société des rédacteurs du *Monde* (SRM), Gilles Van Kote. Celui de la Société des cadres, Jean-Luc Pellati. La représentante des employés, Marie-José Gallard. La représentante des Presses de *La Vie catholique* (PVC), Véronique Brocard. La sociologue Monique Dagnaud, présidente de l'association des HBM (Hubert Beuve-Méry). Christian Martin, président de la Société des lecteurs. Derrière la très large table du conseil, assis le long du mur, invités silencieux, se tenaient les délégués du personnel. Le décor était planté.

Je respirais sans gêne, sans chercher l'air comme parfois, avant les séances difficiles où je n'étais pas menacé, mais le journal si. C'est un soulagement de se savoir condamné. On prend de la hauteur, on se sent plus léger, le regard plus aigu. J'allais défendre mes convictions, j'allais réaffirmer mes valeurs, celles du *Monde*, une dernière fois. J'éprouvais du chagrin mais aucune douleur. Comme Cassius Clay, puisqu'il s'agissait tout de même de boxe, je pourrais dire à l'issue du combat, montrant mon visage intact : « *Look, nothing.* » Cassius Clay gagnait. Moi, j'allais perdre.

Pendant trois ans, David Guiraud et moi, qui pilotions le groupe, nous n'avions jamais reculé devant les décisions les plus difficiles et les plus ingrates. Mais dans les premiers jours de décembre, j'avais contesté le nouveau mode de management. Mon opposition signa ma perte.

À quoi pensais-je donc, ce 15 décembre, lorsque Pierre Bergé prit la parole pour se séparer de moi, alors que Louis Schweitzer,

en signe de désaccord, venait de remettre sa démission et de quitter la salle dans un silence d'abysses? Bizarrement, je perçus dans les yeux de Bergé une plus grande humanité que chez le représentant des journalistes Gilles Van Kote, dont je cherchai en vain le regard. On révoquait le directeur, il ne se sentait pas concerné.

J'eus alors quelques paroles de circonstance, rappelant comment, avec David Guiraud et Louis Schweitzer, je m'étais battu sans répit ni faiblesse pour redresser *Le Monde*, lui éviter la barre du tribunal de commerce et l'avanie de la chute. Comment j'avais tenté d'en faire un journal moderne, adapté à son époque, tolérant et ouvert. Je déclarai aussi que pour diriger *Le Monde*, il fallait l'art et la manière, et que s'il n'y avait plus de manière alors il n'y avait plus d'art. Prononçant ces mots, je fixai le siège désormais vide de Louis et celui non moins béant de David, écarté la veille.

Le reste de la séance se perd dans le flou et le brouhaha d'où émergent par instants les lunettes en forme de cœur de Laure Adler, les paroles embarrassées de BHL. L'expression absente de Nicole Notat. Le malaise de Daniel Cohen. Tous me sacrifièrent sans trop de peine. Quelques balbutiements, une légère pâleur aux joues, des airs fuyants trahirent à peine leur trouble.

Pendant ces heures sans grâce, je revis défiler ma vie au *Monde*. Aux visages fermés qui m'observaient vinrent se substituer ceux qui avaient accompagné mes premiers pas dans la maison. André Fontaine, Pierre Drouin, Jean Planchais, Bruno Frappat, Jacques Amalric, Paul Fabra, et mes chefs du service économique, Bruno Dethomas, François Simon, Serge Marti, Michel Boyer. Je sentis la chaleur de leur présence comme un baume. J'avais trouvé refuge dans un théâtre d'ombres et le moulin à images se mit à tourner de plus en plus vite. La rue des Italiens, mes premiers reportages en Afrique, les échos du palais Brongniart, où je suivais les séances de la Bourse, nos petits matins de conspirateurs pour écrire ce satané canard qui raccourcissait nos nuits mais prolongeait nos vies.

J'ai tout revu, tout revécu. J'ai tout aimé ou presque, sachant avec Cioran qu'il faut savoir avaler l'amer avec le sucré. Ma mémoire a exhumé encore d'autres visages, reconnu d'autres voix, des anonymes qui avaient tant fait pour *Le Monde* chacun à sa

manière, des ouvriers, des typos, des sténos aux intonations douces qui accueillaien nos articles le soir à point d'heure, et aussi le « dos d'âne », cette table en V renversé où chaque matin, au marbre, on pouvait lire les morasses avant que les pages ne volent à l'imprimerie, au temps du papier roi. J'ai cru entendre le souffle d'air comprimé qui parcourait les tuyaux du tube quand on envoyait un pli interne, un article urgent, roulés à l'intérieur de capsules de plastique qui disparaissaient dans les entrailles du journal. Des mains agiles les récupéraient en bout de course, dans un ailleurs mystérieux, au sous-sol peut-être, dans la « salle des machines » des Italiens, d'où sortaient vers 13 heures de lourds paquets de journaux.

Je revis — ou revécus — tout cela et d'autres choses encore, à une vitesse fulgurante. Passa le souvenir d'Edwy Plenel et de Jean-Marie Colombani. Un sentiment d'irréalité m'assaillit. Au cours de ces dernières années, j'avais tant de fois pris la parole dans cette enceinte saturée de lumière blanche. J'avais si souvent exposé mes visions du *Monde*. David Guiraud et moi, nous avons entendu tant d'encouragements de la part de Claude Perdriel, le patron du *Nouvel Observateur*, et aussi des actionnaires partenaires, du banquier mutualiste Étienne Pflimlin, de l'industriel Jean-Louis Beffa, et même des représentants de Lagardère saluant nos efforts de bonne gestion. Mais je n'étais plus de ce *Monde*.

Sans doute avais-je trop à me faire pardonner. Moins mes éditos que mes illusions, mon obstination, mon absence risible de sens politique, celui qui mène aux compromis et aux compromissions. Je songeai à Romain Gary : « Il est moins grave de perdre que de se perdre. » J'avais perdu mais ne m'étais pas perdu en route. J'avais tenu bon sur l'essentiel. J'avais défendu au mieux le personnel de la maison. Tant pis si je n'avais pu m'expliquer. « *Never explain, never complain.* » Et puisque la haine, disait encore Gary, est la colère des faibles, je m'efforçais de ne laisser entrer en moi aucun ressentiment, aucune amertume, juste de l'ironie et la dose d'humour suffisante pour résister.

Si tout se terminait là, cette existence privilégiée d'un jeune homme qui ne s'était pas vu vieillir, si tout s'arrêtait d'un coup de menton (j'avais à l'esprit l'expression latine « être révocable *ad nutum* », d'un coup de menton), je venais de vivre les années,

les expériences, les rencontres les plus intenses, les plus inoubliables et les plus riches de ma vie.

Alors, être révoqué n'était pas si grave, un moindre mal peut-être, puisque ce *Monde*-là n'appartenait plus au présent. Je pensais à la scène que m'avait racontée Jacques Attali après son éviction mouvementée de la BERD, dans les années 1990. « Vous avez droit à vingt-quatre heures de découragement », lui avait concédé François Mitterrand. Mon abattement ne dura pas davantage. Il y avait tant à vivre, tant à faire. À commencer par raconter cette histoire, mon merveilleux tour du *Monde*.

PREMIÈRE PARTIE

UN SPLENDIDE AVENIR
D'OISEAU

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Un matin de 1986, dans la fraîcheur encore vive du mois de mars, le jour se levant à peine, je vis surgir dans une étroite coudée du boulevard des Italiens l'austère façade de l'immeuble du *Monde*. Mon cœur battait à grand fracas. J'avais mal au ventre et pourtant j'avançais d'un bon pas. Sans doute même courais-je un peu sans le vouloir, déjà aimanté, déjà pressé, attiré aussi par l'œil cyclopéen de la grosse horloge que dominaient les lettres gothiques du *Monde*, par les larges aiguilles d'acier plantées telles des banderilles dans la chair du temps. Je savais pourquoi j'étais là. Pourquoi j'avais voulu de toutes mes forces travailler dans un quotidien, dans ce quotidien. Le mot « journaliste » contenait dans sa plénitude le mot « jour ». Et c'est ce fil des jours que je voulais remonter à la manière d'un funambule.

La France comptait encore pas mal de journaux d'information. Mais *Le Monde* était unique en son genre. Parce qu'il était un quotidien du soir (comme alors *La Croix* et ce qui restait de *France-Soir*). Parce qu'il était une institution, une référence, la gloire du journalisme, d'un certain journalisme trempé au bain rigoriste d'une sourcilleuse indépendance. Il exerçait un magistère. Il était parfois craint, toujours respecté, il en imposait. Il m'en imposait. Le jeune homme de vingt-cinq ans que j'étais alors, mal assuré de son identité, venait trouver ici une assurance, une reconnaissance en filiation, une forme de renaissance. Ce journal, privilège insigne, allait m'adopter, publier sous mon nom des articles, des reportages. Il allait me prouver que j'existais bien et

que j'avais ma place quelque part. Et quelle place ! J'en tremblais ce matin-là. C'était le jour, le grand jour. J'étais journaliste au *Monde*, et je mesurais déjà l'effet que cette révélation produirait à jamais. « Ah ! vous êtes journaliste ? Et où donc ? » La réponse « au *Monde* » sonnait, sonnerait toujours comme un coup de cymbale, brillerait comme un talisman, déclenchant chez l'interlocuteur un frisson de respect, d'envie, un empressement à vous raconter, à vous traiter au mieux pour vous gratifier des meilleures informations, celles qu'on obtient par la confiance, la confiance, et la notoriété de son « organe de presse ». Souvent il me suffirait, saluant mes interlocuteurs, de dire seulement : « *Le Monde* », sans même énoncer mon propre nom, pour forcer l'attention.

L'horloge donc. Que chaque journaliste poussant la porte du *Monde* avalait tout rond pour garder jusqu'au bouclage un chronomètre dans le ventre. Aux murs de chaque service une pendule auxiliaire surveillait l'avancée du travail, et dans le vaste bureau du directeur, au premier étage, un cartel noir et or surmonté d'un angelot armé d'une faucille indiquait que le temps à chaque instant était compté, qu'il faudrait lâcher sa copie dans les meilleurs délais pour ne pas mettre le journal en retard. À midi dernier carat, l'affaire devait être pliée. Le temps était la grande affaire du quotidien du soir qui avait succédé justement au journal *Le Temps*, interdit de paraître pour faits de collaboration. *Le Monde* était né sur ses décombres, en décembre 1944, par la volonté du général de Gaulle et grâce au volontarisme sceptique mais inflexible du fondateur, Hubert Beuve-Méry.

Dans la petite rue des Italiens ce matin-là, passé la devanture de la librairie Del Duca qui deviendrait un de mes repaires favoris, je tombai sur un gros camion qui défendait l'entrée du journal, la benne remplie d'énormes bobines de papier. Six ou sept bobines de 5 tonnes qui seraient quelques heures plus tard débitées en petites coupures de quarante pages, imprimées pour partie au sous-sol de l'immeuble, à l'heure du déjeuner. La mission était clairement énoncée, de tout son poids, quand le camion faisait le gros dos : chaque rédacteur devait se réveiller tôt pour participer à l'œuvre collective, remplir intelligemment, avec pertinence et impertinence, ces kilomètres de papier, ces rouleaux qui auraient ravi Kerouac.

Composition CMB Graphic
Achévé d'imprimer
par Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai le mars 2012
Dépôt légal : mars 2012
Numéro d'imprimeur :
ISBN 978-2-07-013419-9/Imprimé en France.

183743



Mon tour du « Monde » Éric Fottorino

Cette édition électronique du livre
Mon tour du « Monde » d'Éric Fottorino
a été réalisée le 23 mars 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134199 - Numéro d'édition : 183743).

Code Sodis : N49360 - ISBN : 9782072445040
Numéro d'édition : 232581.